

Note de lecture :

Fabien OLLIER, *L'Idéologie multiculturalisme en France. Entre fascisme et libéralisme*, L'Harmattan, 2004

Influencé par le corpus théorique de l'école de Francfort, l'auteur démontre que l'idéologie multiculturaliste est un produit du capitalisme. Cependant, son analyse reste très focalisée sur les idées et délaisse grandement les facteurs économiques et sociaux (restructuration du capital et fin de l'identité ouvrière) qui permettraient de mieux comprendre comment les questions identitaires ont envahi le débat politique, mais aussi les luttes sociales. Par ailleurs, l'ouvrage, dense, comporte des répétitions et une structure qui ne facilitent pas la lecture et la synthèse de celui-ci.

Pour Fabien Ollier, le multiculturalisme est loin d'être le règne heureux d'une pluralité culturelle qu'il serait louable d'encourager, mais une nébuleuse idéologique qui depuis le milieu des années 1980 a fait exploser les clivages gauche-droite. En focalisant son étude sur la société française, il entend démontrer que celui-ci en tant qu'idéologie s'appuie sur le droit à la différence, la reconnaissance des cultures minoritaires, la protection de l'authenticité culturelle, la revendication des identités culturelles, le communautarisme, etc. qui sont devenus des thèmes de prédilection chez les intellectuels, les politiciens et dans l'opinion de façon général, depuis la fin des années 1970, c'est à dire depuis que les classes sociales sont devenues un référentiel en perte de vitesse. Sa thèse est de placer le multiculturalisme à l'interface de deux idéologies issues du capitalisme: le libéralisme et le fascisme.

Sur quoi s'appuie l'idéologie multiculturaliste?

- La différence : très souvent confondue avec l'altérité, cela lui donne la puissance qu'elle possède aujourd'hui. En effet, qui ne souhaite pas qu'on respecte ses différences de goûts culinaires, politiques, etc ? Celles-ci mises au même niveau ne sont plus qu'une affaire de goût et de choix personnel : religieux, politique, vestimentaire, etc. Il se produit « *une émergence en continu de nouvelles différences, plus différentes les unes que les autres, mais aussi plus indifférentes les unes aux autres* ».

- Le pluralisme vénéré dans les démocraties marchandes n'est pas autre chose qu'une juxtaposition de produits, tous en lutte pour la captation des profits les plus juteux, et de notions opposés que le capital laisse cohabiter en parfaite harmonie.

- Une logique qui consiste à estimer que l'origine, la provenance, l'appartenance surdéterminent tous les choix humains, au point qu'il faille sur le plan politique les reconnaître, les identifier et les figer.

- L'identité culturelle, telle qu'elle est appréhendée par l'idéologie multiculturaliste est sans temporalité, et « *vit sur le mythe de son originalité, de sa pureté, de sa puissance électorale, et ne peut au mieux que tolérer (accepter à contre-cœur) les autres identités culturelles* ».

- Enfin, la notion d'authenticité est la clé de voûte pour soutenir les politiques de reconnaissance des cultures minoritaires.

-

Les implications du multiculturalisme dans l'espace socio-politique sont multiples, mais on peut dégager quatre grandes catégories :

- la *discrimination positive* dont l'effet est de reconnaître une différence et de la protéger par des lois, permettant ainsi de l'intégrer au système capitaliste.
- l'effet de purification qui s'accompagne généralement d'une morale binaire permettant de faire accepter une ghettoisation larvée s'appuie sur une politique sécuritaire touchant les plus pauvres.
- le révisionnisme historique : la construction d'une mémoire collective est indispensable à tout groupe voulant se donner une identité. Dans leur quête de reconnaissance, des groupes

identitaires n'hésitent pas à réinventer un passé dont les traces ont ou auraient été balayées par les hégémonies culturelles, politique et de genre. Ainsi, les histoires officielles de groupes marginalisés (on peut songer aux *subaltern studies*, originaires des Etats-unis mais qui occupent une place grandissante dans les universités françaises) qui fleurissent n'ont pas d'autre but que la reconnaissance.

- la falsification idéologique des textes culturels, qui tout comme la réécriture de l'histoire communautaire, permet de fonder le noyau culturel du groupe, dont le contrôle revient à des intellectuels qui passent en revue toutes les oeuvres culturelles pour juger ce qui d'un point de vue de femme, d'homosexuel, de juif, etc. est acceptable.

1. Le défi multiculturel lancé par la Nouvelle droite

Le multiculturalisme a imprégné le paysage idéologique et politique en France, de droite comme de gauche, extrêmes compris. Pour F. Ollier, la Nouvelle droite a joué un rôle important dans le déplacement du débat politique du champ socio-économique au champ culturel, et la réduction de celui-ci au différentialisme. Pour faire bref, la Nouvelle droite est née en 1969 du constat que constituait l'impasse de l'activisme violent des groupuscules d'extrême-droite. Optant pour le combat des idées et la voie légale, elle va peu à peu remanier le corpus « théorique » de l'extrême-droite, en introduisant notamment l'idée d'anti-racisme différentialiste, par soucis de respectabilité mais aussi pour mieux défendre l'identité européenne.

L'auteur explique la percée de la Nouvelle droite à partir de la fin des années 1970 par le reflux du gauchisme intellectuel et du marxisme. Dans les années 1980, ce mouvement d'extrême-droite fait de l'entrisme au sein de la droite et des médias, tels que France Culture. Ainsi, il parvient à distiller dans le débat public son champ sémantique spécifique et réussit à contraindre la gauche à interroger ses propres valeurs sur le terrain glissant du culturalisme différentialiste. D'autant qu'à l'époque, celle-ci délaisse l'analyse de classes et la critique du capitalisme pour s'engouffrer dans les théories post-modernes. L'analyse d'Ollier, bien qu'elle fasse part d'une évolution réelle, n'est pas satisfaisante. L'influence de la Nouvelle droite, sans la nier, est exagérée : des intellectuels de gauche n'ont pas besoin d'être « contraints » par celle-ci pour déblatérer des âneries! L'auteur ne prend nullement en compte l'évolution économique et sociale des années 70-80. De plus, l'intérêt pour le culturel et les questions d'identités n'ont pas seulement été portés par la Nouvelle droite, mais aussi à sa manière par l'extrême-gauche autour de ses engagements anticolonialistes et tiers-mondistes. Ce dernier aspect n'est jamais évoqué par l'auteur. Par contre, il mentionne la collaboration d'intellectuels post-modernes, situés à gauche, comme Baudrillard, Edgar Morin et d'autres, à des revues de la Nouvelle droite, montrant comment les discours de celle-ci se sont complètement banalisés. Ollier reste dans le factuel, mais plus loin, il mentionne des propos écrits dans la revue néo-droitière *Eléments* énonçant « *l'époque des démocraties politiques et sociales modernes est révolue et (...) c'est au tour de la démocratie culturelle postmoderne de développer toutes ses forces afin de faire taire à jamais les spectres du communisme ou de l'universalisme.* » Les passerelles entre la Nouvelle droite et une partie de la gauche n'ont rien d'incongrues mais traduisent des intérêts de classe convergents. De toute façon, le post-modernisme et la Nouvelle droite, et Ollier l'écrit, ont besoin du capitalisme prêt à produire de l'identitaire et de la différence. Et je rajouterai que le capital, actuellement, à besoin d'idéologies favorisant l'identité et la fragmentation du prolétariat.

2. Les mesures sociopolitiques de discrimination menées par les divers gouvernements de gauche et de droite

L'auteur développe longuement un exemple de reconnaissance d'une minorité par l'Etat : celui du PACS, mesure prise par le gouvernement socialiste à la fin des années 1990, en faveur des couples homosexuels. La genèse de l'avènement du PACS depuis 1981 illustre l'entrisme et l'entreprise de dépolitisation de la gauche de pouvoir et ses laquais dans les milieux homos politisés, afin de transformer leurs revendications émancipatrices en ersatz multiculturalistes. L'auteur montre bien le gouffre qui sépare d'une part les analyses du FHAR, du *Fléau social* ou d'*Antinorm*, revendiquant qu'il n'était pas question de séparer lutte sexuelle, lutte anticapitaliste et lutte pour une société sans classes, et la pâle marche des fiertés actuelle. On est passé d'une revendication claire à ne pas être exploité au cri positif d'un droit à l'exploitation pour tous. On constate ainsi comment une mesure multiculturaliste a pour but de maintenir la paix sociale. Les détenteurs du savoir, du pouvoir économique et politique, face au danger de radicalisation des luttes dans le sens universaliste, internationaliste préfèrent les voir pourrir entre les mains de leaders communautaristes. Le capitalisme a en effet trouvé un outil efficace dans les politiques identitaires pour vider les luttes de leur contenu émancipateur. D'autant qu'il est capable mieux que tout autre, par le biais de la valeur, d'interpeler les individus en sujet pour mieux les réduire en objets.

Par ailleurs, il montre comment l'élément multiculturalisme sert les politiques sécuritaires. Le nettoyage des rues, comme le promettait par exemple Sarkozy, réside dans une entente tacite entre population et pouvoir qui voudrait que la violence de l'ordre soit le garant d'une protection des styles de vie (qui se traduit par l'éviction des « mauvais pauvres » : petits dealers, « punks à chien », etc.), des cultures, des identités, qui purifiés seront vue par l'œil transcendant de la valeur marchande. On peut étendre l'analyse de Ollier aux politiques de ré-aménagement urbain, dans lesquelles l'élément d'authenticité donne une valeur ajoutée à des quartiers.

3. Le multiculturalisme : la fin de l'utopie

Dans le troisième chapitre, l'auteur tente de démontrer comment le multiculturalisme constitue le repli d'une gauche sans utopie ni refus. Cela serait dû à l'influence idéologique de la Nouvelle droite sur nombre d'intellectuels de gauche dans leurs interrogations des mouvements sociaux. En se distinguant des mouvements combattant la mondialisation économique, ils revendiquent des droits culturels et des identités, seuls capables de reconstituer une capacité d'action qui s'est affaibli depuis les années 1980. Dans la volonté de synthétiser mouvement social et mouvement de revendication identitaire, les partisans d'une gauche multiculturalisme ne laisse de chance aux luttes sociales que celle de se faire pacifier en leur accordant des droits qui les figent dans leurs identités spécifiques. Cela participe à la liquidation de la critique du capitalisme, en ce sens le multiculturalisme écrit la fin de l'utopie. Oui, mais c'est donner bien trop d'importance au rôle des intellectuels dans l'évolution des mouvements sociaux!

C'est seulement à ce moment là du livre que l'auteur nous propose une définition de l'identité et de l'identité culturelle. A l'opposé du multiculturalisme qui pense la différence et la pureté, le métissage pense l'altérité, la confrontation, le dialogue. Ce dernier ne décline jamais sa provenance et ses racines. Pour illustrer son propos, l'auteur cite les propos de deux anthropologues Laplantine et Nouss: « *L'identité « propre » conçue comme propriété d'un groupe exclusif serait inertie, car n'être que soit même, identique à ce que l'on était hier, immuable et immobile, c'est n'être pas, ou plutôt n'être plus, c'est à dire mort.* » Les auteurs postulent que les particularismes, qui peuvent être le résultat de « traditions » inventées, ne sont jamais des essences, « *mais des processus*

d'acquisition, d'élaboration, d'interprétation, qui se constituent en permanence dans un mouvement d'interaction ininterrompue. On appelle identité culturelle l'aboutissement de mélanges et de croisements qui sont faits de mémoires, mais surtout d'oublis. (...) Ce qui signifie que l'identité culturelle, de la manière dont elle a souvent été appréhendée n'existe pas. »

4. L'université et la fabrique des identités

La fabrique des théories utilisées par les groupes communautaires s'élabore à l'université, et s'accompagne d'une définition de lignes de bonne conduite et de cibles. Ainsi au nom d'un politiquement correct, les néo-féministes jettent leur dévolu, sur le Surréalisme, entre autres, qualifiée de misogynie. De plus, le discours néo-féministe est typique d'un ressentiment, lorsqu'il déclare que les femmes, de partout, ont toujours été subordonnées aux hommes. On retrouve cette même volonté de ré-écriture historique avec la question du racisme, dans laquelle les « blancs » sont des éternels oppresseurs, passant à la trappe une analyse conséquente des origines et de l'évolution du capitalisme et la question des classes. De plus, les études privilégiant les « points de vue », les « expériences identitaires » posent problème lorsqu'elles consistent à vouloir placer en position d'authenticité une personne noire écrivant sur l'esclavage, par exemple, et à imposer de se reconnaître comme membre d'un groupe minoritaire dont on veut défendre la cause.

L'idéologiquement correct ne peut constituer son corpus sans police culturelle. C'est dans ce but que s'opère la collusion entre le discours de la déconstruction et les intérêts de groupes identitaires. Les jeux de langage deviennent un sport de combat : allant jusqu'à faire dire aux mots précisément le contraire de ce qu'ils veulent dire. Le déconstructivisme opère par la dispersion du sens des oeuvres d'art, littéraires ou autres, ainsi passées au crible. De cette manière des pans entiers de la pensée critique (Marx, Debord, etc.) sont mis au pilori, sacrifier sur l'autel de la mythologie identitaire, ce qui revient à occulter le contenu subversive, émancipateur d'oeuvres stigmatisées comme « occidentales », « sexistes », etc.

Le multiculturalisme est indissociable de politiques et de théories de valorisation des victimes, et il n'y a qu'un pas entre le culte de la différence et la sacralisation de celles-ci, ce qui va à l'encontre de l'autonomie des individus. La discrimination positive couplée à des industries du *devoir de mémoire* forcent les individus à n'agir sur leur devenir que par le biais d'un groupe en perpétuelle quête d'homogénéité et de bon fonctionnement dans le monde tel qu'il est. Il n'est pas question d'émancipation mais simplement de faire valoir son statut de victime auprès des pouvoirs politiques afin d'obtenir l'égalité des droits. A cela s'ajoute la hiérarchisation des victimes régie par la valeur marchande, seul arbitre, permettant à certains groupes de bénéficier de plus d'attention et de reconnaissance. Cela aboutit à la concurrence et au conflit mémoriels auxquels se livrent divers groupes communautaires, divisions dont l'Etat et le Capital tirent profits.

5. Des critiques multiculturalistes du multiculturalisme

Fabien Ollier montre l'impasse de ceux qui critiquent le multiculturalisme, au nom d'une universalité qui n'est en fait que la défense d'une culture particulière. Par exemple, la critique du multiculturalisme de Taguieff (qui a travaillé sur la Nouvelle droite) est identitaire et sert à fustiger la « judéophobie » et défendre l'Etat d'Israël.

Conclusion : Le multiculturalisme entre fascisme et libéralisme

Pour les démocrates, la forme achevée de la démocratie serait de reconnaître le pluralisme des identités appréhendées sous l'angle de leur différence prise en compte de manière égale. Dans cette perspective l'homme est perçu comme ce qu'il *doit être*. Assigné à une supposée communauté, il se trouve donc dans une relation de non-choix. Ainsi, comme l'écrit Alain Touraine « *l'identité est imposée du dehors. Elle ne me dit pas qui je suis et le sens de ce que je fais, mais qui je dois être et les conduites qu'on attend de moi, sous peine de sanction.* » J'ajouterai que la démocratie bourgeoise, qui se distingue depuis quelques années par des mesures d'abaissement du coût du travail et de cassage des droits sociaux, n'a plus rien d'autres à offrir que la reconnaissance du pluralisme identitaire et une égalité juridique étendue à d'autres groupes comme en témoigne la légalisation du mariage homosexuel.

L'évolution de l'individu est laminée par la notion de reconnaissance communautaire qui signifie que ce dernier ne peut dépasser sa condition de « noir », de « femme », etc. A la prétention d'une action humaine transformatrice du monde est opposé l'inexorable poids du destin culturel. De plus, le relativisme culturel, des valeurs amènent à la banalisation de l'abominable par le prétendu respect des différences, et « *constitue le scandale d'une pensée qui ne repose sur rien* », avec pour conséquence espérée l'affaiblissement de la pensée dialectique, essentiellement révolutionnaire.

La puissance idéologique de la quête identitaire, qui se nourrit de l'affaiblissement de l'utopie, participe activement à une forme généralisée du renoncement à la plus grande satisfaction du système capitaliste. L'acceptation de son sort, de ce monde, l'intériorisation de son rôle comme rouage du système et la résignation à la fatalité, qui constituent le projet de société multiculturaliste font que celui-ci est identique au projets fasciste ou libéral, selon l'auteur. De plus, tous trois profitent de la faiblesse du rationnel critique et dialectique.

Enfin, à la notion d'identités différentes, facilement repérables, l'auteur oppose une identité commune à tous les hommes, et conclut « *qu'il n'y a pas d'identité du tout.* »